

dence rythmaient d'un accompagnement ironique et sourd ce poème de la jeunesse inconstante célébrant sans doute de nouvelles amours...

A la vue de la mère du soldat, immobile et droite au seuil comme une sombre statue du reproche ou du souvenir, la voix claire de Mariette s'éteignit au bord de ses lèvres et l'aiguille qu'elle tenait glissa de ses doigts soudain inertes et raidis; cependant, elle se leva aussitôt, un empressement exagéré cachant la gêne subite de son cœur:

—Vous, madame Pascaline!... Prenez donc la peine de vous asseoir!

Gracieuse, un sourire un peu forcé tordant légèrement sa bouche de grenade, elle avançait un siège; Pascaline le repoussa du geste.

—Nous verrons tout à l'heure, Mariette, si je dois m'asseoir dans ta maison, ou, au contraire, en passer la porte pour ne jamais revenir!

Et, montrant du geste le linge que couvrait la jeune fille, elle ajouta avec une ironie sombre:

—Dis-moi, ma belle, c'est à ton trousseau que tu travailles-là?

Mariette releva bien haut sa belle tête brune. Toute trace d'embarras avait disparu de son maintien. Batailleuse par nature, elle aimait mieux l'agression déclarée que la prière, devant laquelle elle se fût sentie honteuse, sinon désarmée, et ce fut avec une satisfaction vaillante qu'elle accepta le combat.

—Vous l'avez dit, Pascaline: c'est mon trousseau que je prépare.

Pascaline la regarda bien en face. La fille du tonnelier ne baissa point ses yeux de diamant noir. Du même ton d'ironie hautaine, où un soupçon d'amollissement se glissait pourtant, la mère reprit:

—Tu t'y prends bien à l'avance, Mariette: oublies-tu que ton fiancé, mon fils, ne sera pas libéré avant deux ans?

Un sourire railleur vint aux lèvres pourpres de la belle fille. Puis, un bon sentiment triompha de cette victoire mesquine. Sérieusement, elle prononça:

—Pardonnez-moi la peine que je vais

vous faire, Pascaline!... Vous l'auriez appris sans tarder, d'ailleurs... Je n'épouserai pas votre fils!

A cette affirmation catégorique, Pascaline oublia l'attitude qu'elle s'imposait; toute fierté s'abolit en elle dans une effondrement inexprimable et elle jeta un cri de détresse:

—Malheureuse enfant! Qu'oses-tu me dire là? Jean t'aime et il a ta parole!...

Mariette secoua la tête:

—Je la reprends, articula-t-elle avec calme, mais d'un ton décidé... J'ai attendu trois ans, madame Pascaline. C'est assez, c'est trop! Je n'attendrai pas encore deux ans, d'autant que mon père parle de se remarier et que je ne saurais rester dans cette maison dont la maîtresse sera une étrangère... Et puis, pour être franche, j'ai bien d'autres raisons. J'ai beaucoup réfléchi depuis que Jean a voulu partir pour exempter son frère et m'a ainsi laissée livrée à moi-même. Je me suis découvert des goûts qu'un mariage avec lui serait loin de satisfaire. Si je me mariais avec votre fils, qui ne sera jamais qu'un petit cultivateur, j'aurais à souffrir du travail, de la pauvreté, je me verrais peut-être astreinte un jour aux rudes besognes de la terre, tandis que le coiffeur qui a demandé ma main m'offre un sort bien différent... Je vivrai dans un beau magasin tout en glaces: comme j'ai un peu d'instruction, je tiendrai les livres et m'installerai à la caisse élégamment parée; je serai presque une dame, enfin!... Mon parti a été tout de suite pris, madame Pascaline, et il est irrévocable!

Pascaline laissa glisser ses bras le long de son corps par un mouvement de vaincue. Elle connaissait assez la jeunesse et la tyrannie de ses impressions superficielles pour être certaine que cette créature pimpante serait irréductible et parfaitement incapable de résister à la séduction du beau magasin tout en glaces où elle serait presque une dame. Une seule plainte lui échappa:

—Ah! Mariette, je n'aurais jamais cru cela de toi!... Tu aimais mon Jean, pourtant!